

PASCAL TISSIER

NE DIS JAMAIS D'OÙ TU VIENS

Une rencontre accidentelle.
Deux destins bouleversés à jamais.

IS EDITION

© 2016 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-116-8
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-117-5

Direction d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustrations de couverture : © Shutterstock

Collection « Sueurs Glaciales »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com / isedition
Twitter.com / is_edition
Google.com / +is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PASCAL TISSIER

**NE DIS JAMAIS
D'OÙ TU VIENS**

ISEDITION

Résumé

Alex Guillot est une jeune archéologue eurasienne au parcours atypique. À dix ans, elle est retrouvée inconsciente près d'une écluse, blessée et seule au monde, une médaille à son nom dans sa main.

Depuis ce jour, une voix obsédante résonne dans son subconscient, lui interdisant de dire qui elle est, et d'où elle vient...

Ugo Khris est journaliste à Paris. Fâché depuis longtemps avec son père, marinier de profession et alcoolique notoire, il devait le suppléer avec sa mère pour assurer les livraisons alors qu'il n'était qu'un adolescent.

Promis à un bel avenir, un accident a malheureusement tout gâché. Ugo traîne désormais derrière lui un drame inavoué dont il se sent toujours coupable...

Alex et Ugo ne le savent pas encore, mais le destin a orchestré une rencontre accidentelle durant leur jeunesse qui va bouleverser leur vie à jamais. À nouveau réunis, la découverte d'un mystérieux objet lors d'une fouille archéologique dans l'Hérault va les amener à explorer les arcanes d'une civilisation antique pour sauver les générations futures d'une terrible catastrophe écologique...

À Gus, parti trop tôt.

Prologue

Peu de clients avaient osé s'asseoir à la terrasse du restaurant *La Table d'Élise*. En fait, les Alzam père et fille étaient les seuls. Plus prudents, les autres touristes préférèrent s'installer à l'intérieur. L'orage qui grondait dans les montagnes savoyardes autour du lac d'Annecy ne présageait vraiment rien de bon pour l'après-midi. Mais la jeune fille, d'humeur aussi chagrine que le temps, tenait absolument à regarder les canards et poules d'eau se laisser emporter au fil du courant en cherchant leur pitance au fond du canal. Quelques colverts s'amusaient même à glisser dans la petite cascade située en face de leur table. Alicia esquissait alors un léger sourire, qu'elle effaçait très vite.

De grosses gouttes annonciatrices de l'averse s'écrasèrent sur l'auvent qui les protégerait, si nécessaire, un certain temps.

« Tu devrais manger, ça va refroidir. »

Elle haussa les épaules et picora sans conviction quelques frites du bout des doigts, négligeant les filets de perches, spécialité de la maison.

Alzam passa ses doigts fins dans son opulente chevelure blonde et ondulée.

Je n'y parviendrais pas, se dit-il.

Un je ne sais quoi perturbait son intellect d'ordinaire si vif. Il devait lui aussi manquer d'enthousiasme pour divertir sa fille. Les quelques jours de vacances qu'il s'était accordés en sa compagnie tournaient au fiasco.

Ils étaient montés en téléphérique en haut de l'Aiguille du Midi où, peu sensible à la beauté du décor grandiose et enneigé, elle trouvait qu'il faisait trop froid. De retour à Chamonix, ils avaient fait de la luge d'été. Là, enfin, pendant les quelques minutes de descente, elle s'était détendue. Alicia regrettait seulement que son jeune âge l'oblige à utiliser la luge deux places avec son père. À la deuxième descente, il lui avait laissé le manche qui permettait d'accélérer ou de freiner. Avant certaines courbes plus vertigineuses, il intervenait néanmoins afin de ralentir la course.

« Laisse-moi faire ! » protestait-elle alors.

Ils avaient ensuite visité les jolis villages de Grand-Bornand et de La Clusaz où, de nouveau, Alicia avait insisté pour faire de la luge sur ce long toboggan de métal. En entendant son rire cristallin, Alzam commençait alors à espérer qu'il allait enfin réussir à lui rendre sa belle humeur, mais dès qu'ils reprenaient une activité plus calme, elle retombait dans cette espèce de torpeur.

Ce qui agaçait plus encore l'enfant, c'est qu'elle ne pouvait expliquer sa morosité.

D'ordinaire, elle adorait passer ses vacances avec son père. Cela la changeait du pensionnat suisse où elle étudiait. Ils étaient si complices et se ressemblaient tant. Psychologiquement du moins.

– Regarde celui-ci ! Il est marrant, non ? tenta Alzam en désignant un canard qui semblait pédaler dans le vide, le bec fouillant la vase.

L'enfant lança alors un regard terrorisé vers son père. Malgré la lourde chaleur moite, elle se mit à trembler.

– Papa, j'ai peur ! Je crois qu'ils nous ont retrouvés.

En plongeant ses yeux dans ceux de sa fille, Alzam fut lui aussi pris de panique. Il connaissait parfaitement ce genre d'alarme et ce que cela signifiait.

Pourquoi ne s'était-il pas méfié ?

Il avait inculqué à sa fille tant de choses qu'une enfant de cet âge ne pouvait connaître ! Comme sa mère, elle avait cette faculté de ressentir les événements. Depuis sa plus tendre enfance, il lui avait appris qu'elle

n'était pas une petite fille comme les autres, et que des hommes dangereux les recherchaient.

Lorsque son téléphone sonna dans la pochette de sa chemise, il comprit que les craintes d'Alicia étaient fondées. La mélodie spécifique qu'il avait attribuée à cet interlocuteur en était la preuve.

Les larmes perlant aux yeux de l'enfant se mirent alors à couler sans retenue, et en silence.

Alzam sut alors que le jour fatidique qu'il redoutait tant venait de faire irruption dans sa vie.

De nouveau, ils allaient devoir fuir.

À regret, il prit la communication. La voix féminine teintée d'un léger accent américain lui glaça le dos.

- Professeur Alzam ?
- Oui.
- Vous savez qui je suis ?
- J'en ai bien peur...
- Bien sûr, excusez-moi !

Alzam mourait d'envie de raccrocher. Il savait que ce qu'il allait entendre serait forcément désagréable.

- Professeur, je suis désolée, mais j'ai une mauvaise nouvelle.
- Taisez-vous, s'il vous plaît !

Gênée, la voix s'interrompit. Son contact savait fort bien que les mots étaient inutiles.

Alzam, une boule de plomb dans la gorge, ne pouvait plus prononcer un mot.

- Avez-vous pu remettre votre dossier ?

Il palpa la pochette de moleskine glissée contre lui, sous sa chemise.

- Le contact n'était pas au rendez-vous.
- Monsieur, vous connaissez la procédure, il faut vous mettre à l'abri. Immédiatement ! Ces documents ne doivent en aucun cas

tomber dans leurs mains ! dit la voix avec force et conviction. Où êtes-vous ?

– Dans les Alpes françaises, à Annecy.

La voix se tut un instant. Il entendit le cliquetis des doigts sur un clavier.

– Rendez-vous tout de suite à la gendarmerie, 33 avenue de La Plaine, et rappelez-moi ! Pas avant ! Je vous envoie une équipe pour vous protéger, vous et votre fille.

– C'est Bindge ?

La voix ignora la question.

– Il n'y a pas une minute à perdre, Professeur. Partez ! Maintenant !

PREMIÈRE PARTIE :
LA RENCONTRE

1

De nos jours, Faubourg de Dijon, 27 août, 1 heure 50

Lorsque la pluie cessa son barouf sur le toit en verre de sa véranda, la vieille Juliette entrouvrit ses volets pour faire entrer un peu d'air frais. La terre détrempée exhala alors une odeur âcre qu'elle aurait presque fini par oublier tant cet été interminable avait été chaud et sec. La région n'était pas habituée à une telle canicule.

Encore un des effets de ce foutu réchauffement de la planète dont les médias nous rebattent les oreilles à longueur de journal télévisé, pensa-t-elle.

À cette heure-ci, comme à l'accoutumée, la rue était déserte. La touffeur l'écœura. Elle en aurait presque envié ses maudits voisins, dont la climatisation n'avait cessé de ronronner tout le mois d'août.

« On voit bien qu'ils ne paient pas l'électricité », marmonna-t-elle avec mépris.

Elle avait toujours jalosé cet ancien cadre d'EDF qui ne payait pas ses factures comme les autres citoyens.

« C'te cul béni, ça lui va bien de faire la morale avec ses prêchi-prêcha. Ça l'empêche pas de consommer à tire-larigot et de polluer comme un cochon. »

Son attention fut soudainement attirée par l'arrivée d'un fourgon du SAMU s'engageant lentement dans la ruelle sombre. Lorsqu'il s'arrêta en silence devant la maison des Guillot, Juliette trouva cette attitude vraiment étrange.

Sans cesser de lorgner sur cette animation providentielle, elle eut néanmoins la prudence instinctive de prendre un peu de recul dans la chambre plongée dans la nuit.

Avec d'infinies précautions, deux hommes vêtus d'une combinaison blanche, portant des masques et des gants en latex jaunes, descendirent du véhicule et s'avancèrent dans l'allée menant à la maison endormie. Lorsque l'un des hommes se retourna dans sa direction, Juliette recula davantage en portant ses mains à son visage.

« Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe chez ces cornichons ? », étouffa-t-elle de son poing.

Pendant plusieurs minutes, elle resta prostrée et inquiète, le dos bloqué contre l'antique penderie en plastique défraîchi, avant d'oser s'approcher de nouveau de la fenêtre.

L'ambulance était toujours là, tous feux éteints, mais le seuil de la porte était à présent désert.

Elle pesta contre cette cochonnerie de lampadaire qui grésillait. La lumière clignotait en permanence et perturbait son observation. Cela faisait au moins deux mois que l'ampoule n'en finissait pas de rendre l'âme. Pourtant, ce n'était pas faute de l'avoir signalé à l'adjoint au maire, mais il s'en fichait comme de l'an quarante. Cette équipe de bras cassés devait savoir qu'elle n'avait pas voté en leur faveur et le lui faisait payer, c'est sûr.

Rien ne bougeait dans la maison des Guillot.

Que leur était-il donc arrivé ?

Par mesquinerie et méchanceté gratuite, elle leur souhaitait la pire des situations et même, pourquoi pas, une solution ultime.

Juliette ne s'était jamais posé la question essentielle de savoir pourquoi elle les haïssait ainsi. Probablement parce qu'ils avaient acheté le joli pavillon de sa vieille amie, avec qui elle s'entendait si bien avant que ses enfants ingrats ne la relèguent dans une maison de retraite spécialisée pour la maladie d'Alzheimer. Ces nouveaux émigrés de la région parisienne avaient bouleversé l'ordre des choses dans le quartier, et c'était sans doute suffisant pour s'attirer l'antipathie des

plus anciens, dont elle était la dernière survivante. Lorsque, avec son mari, ils avaient fait construire dans ce hameau très peu habité, Juliette était la plus jeune. Maintenant, elle faisait figure de relique, et ça, elle ne le supportait pas, préférant s'accrocher à la nostalgie de l'atmosphère surannée de sa jeunesse enfuie. Même les images que lui renvoyait sa mémoire fatiguée ressemblaient à des photos jaunies.

Pourtant, les Guillot n'avaient jamais eu un mot de travers à son égard. À leur arrivée avec leurs deux enfants, ils avaient même tenté quelques politesses, mais devant cette éternelle attitude renfrognée, ils avaient fini par se lasser. Seule la petite dernière, qu'ils avaient adoptée, avait réussi à lui arracher un semblant de sympathie. Sans doute parce qu'elle se sentait comme elle : l'enfant ne semblait pas particulièrement les porter dans son cœur.

Dès qu'elle avait pu, la jeune fille d'origine asiatique était partie le plus loin possible afin de poursuivre ses études. Les très rares fois où elle revenait, la petite qui avait bien grandi ne manquait pas de lui faire un petit signe discret de la main, auquel Juliette répondait si elle était sûre de ne pas être vue par le reste de la famille.

Juliette n'aimait pas non plus les deux aînés des Guillot. La plus jeune n'était à ses yeux qu'une prétentieuse ; quant au garçon, le plus âgé, elle lui trouvait l'air vicieux et benêt. La vieille femme ne se souvenait pas de leurs prénoms et n'était même pas certaine de les avoir sus un jour.

Mais qu'est-ce qu'ils foutent là-dedans, bon sang de bois ?

Soudain, la porte s'entrebâilla. L'un des hommes en blanc sortit pour s'assurer que la rue était toujours aussi déserte. Puis il ouvrit l'arrière du fourgon. Il retourna vers la maison avec un brancard vide dans chaque main. Quelques minutes plus tard, les urgentistes ressortirent en portant un premier corps, recouvert d'un drap jaune, qu'ils déposèrent sans ménagement dans l'ambulance. Sans perdre de temps, ils firent de même avec la seconde civière. Tandis qu'un des ambulanciers s'installait au volant, le deuxième retourna chez les Guillot. Il en ressortit quelques secondes plus tard, après avoir éteint les lumières et fermé la porte.

Le véhicule du SAMU s'éloigna sans bruit dans la nuit.
« Merde ! Mais ils sont morts où quoi ? »

2

Autoroute A6 – sortie de Paris, 5 septembre, 7 heures 10

Virgile regardait avec un certain amusement les éternels bouchons pour entrer dans la capitale. À cette heure-ci, et de surcroît un lundi, il était illusoire de vouloir s'en approcher sans se taper une heure de crise de nerfs si on n'avait pas anticipé son départ. Après avoir évité le périphérique extérieur et le boulevard des Maréchaux, leur Peugeot 3008 aux couleurs du bimensuel *Notre vie – Notre Terre* filait déjà bon train en direction du sud.

Les yeux cernés, Ugo conduisait sans dire un mot. Connaissant Paris et sa banlieue comme sa poche, quitte à faire deux kilomètres de plus, il savait se sortir de situations réputées inextricables. C'était le résultat de plusieurs années de piges à la solde de quotidiens toujours avides de la dernière info avant de boucler leur édito. Sur sa Honda CBF 1000, il avait parcouru des milliers de kilomètres dans toute la région pour être au cœur de l'évènement. Puis un jour, le rédacteur en chef de *Paris-Match* ayant reconnu la pertinence – et parfois l'insolence – de ses articles lui avait proposé un emploi moins précaire.

Ugo se rendait au siège de l'hebdomadaire, à Levallois-Perret, pour enfin signer un véritable contrat d'embauche lorsqu'il avait eu ce terrible accident. Pourtant, ce matin-là, contrairement aux autres jours, il n'allait pas vite et ne slalomait pas. Il avait troqué son éternel blouson de cuir et son jean délavé pour une tenue plus appropriée. Dans un carrefour, une camionnette conduite par un émigré turc sans permis

estima que le feu tricolore n'était pas trop rouge pour lui permettre de traverser la rue de Courcelles.

Ugo n'avait pu l'éviter et avait fait le plus spectaculaire vol plané de sa vie.

Adieu « *le poids des mots, le choc des photos* ».

Après deux mois d'hôpital et presque le double de rééducation, il s'était retrouvé sans un sou, des vis dans le bassin et la colonne vertébrale, et sans boulot. Bien sûr, sa moto était réduite à l'état d'épave, mais le toubib lui avait signifié que pour lui, il valait mieux oublier ce moyen de locomotion. Le job qu'il convoitait avait été pourvu la semaine suivante par une jeune consœur plus diplômée que lui, fraîchement formatée de l'école de journalisme. Elle avait comblé son manque d'expérience par son impertinence, abusant parfois de son charme.

Ugo, traînant encore quelques stigmates physiques et psychologiques de cette rencontre fortuite, faillit sombrer dans une dérive trop alcoolisée. Un matin de gueule de bois plus sévère que les autres, il crut reconnaître dans le miroir de la salle de bain le visage de son père, bouffi par des années de soulographie. Dans un sursaut d'orgueil et de colère, il vida la bouteille de mauvais whisky dans l'évier et se reprit.

La pige en voiture ou en métro l'avait alors rangé dans le club des correspondants anecdotiques. Ugo se voyait glisser lentement, mais sûrement, dans le clan très fréquenté des *has-been*. Néanmoins, animé de quelques scrupules, le patron de l'hebdomadaire qui souhaitait l'embaucher lui conseilla de se rapprocher de cette revue scientifique et lui remit une lettre de recommandation.

« Mais changez de gueule mon vieux, vous allez leur faire peur si vous vous pointez comme ça ! », lui conseilla-t-il.

Au bord du gouffre, Ugo dut changer de look et revoir à la baisse ses ambitions de grand reporter.

Cela faisait maintenant près de trois mois qu'il sillonnait la France avec Virgile Bonaventure, un ancien de la maison. Depuis une dizaine d'années déjà, ce photographe, pur produit parisien d'origine antillaise,

sublimait les images du monde sous tous ses plus beaux atours, mais aussi parfois les plus terribles. Il était devenu en peu de temps un véritable artiste reconnu par ses pairs. Sa seule limite : l'eau. Il avait une véritable peur panique de la mer, des lacs et de la moindre mare. Cette phobie remontait à son enfance.

Le jeune Virgile, ayant échappé à la vigilance de ses parents, avait failli se noyer dans la piscine d'un cousin. Son séjour de quelques minutes au fond de l'eau et le manque d'irrigation de son cerveau lui avaient laissé quelques séquelles neurologiques et physiques. Devenu adulte, il était loin de la stature des autres membres de sa famille.

Petit et fluet, Virgile compensait son aspect et cette démarche saccadée par un humour hors du commun.

C'est sans doute cette autodérision qui avait plu à Ugo. Même si son léger handicap devrait persister moins longtemps, il avait trouvé dans ce nouveau complice une joie et une volonté de vivre très communicatives.

Pourtant, ce matin-là, Ugo avait plutôt sa tête des mauvais jours.

– Tu as l'air crevé ! Tu veux que je conduise ? s'inquiéta Virgile.

– On verra ça à la pause café !

– Oh ! toi, tu as fait des folies de ton corps ! Elle est belle, au moins ?

Maussade et concentré sur sa conduite, il ne répondit pas.

– Bien sûr qu'elle est belle ! Un beau mec comme toi ne va pas se payer un thon !

C'est vrai que le journaliste avait un physique qui passait difficilement inaperçu. Cette belle gueule d'Eurasien, ses cheveux de jais et ses yeux verts bordés de longs cils épais auraient pu l'orienter vers le mannequinat, mais ce n'était pas son genre. Paradoxalement, il était même parfois complexé par ce visage qu'il n'estimait pas suffisamment viril. Adolescent, pour ne plus subir les quolibets empreints de jalousie de ses camarades, il se coupait les cils afin, pensait-il, d'avoir l'air moins androgyne.

– J'ai enterré mon père ce week-end, maugréa Ugo.

– Merde ! Ton père ? Mais tu ne m'as jamais dit que tu avais...

– Tu t’imagines peut-être que je suis venu comme ça, par l’opération du Saint-Esprit ?

Piégé en pleine contradiction, Virgile ne sut que répondre.

– Excuse-moi ! Et toutes mes condoléances.

Ugo haussa les épaules.

– Il était malade ?

– Ça faisait au moins cinq ans que je n’avais plus de ses nouvelles.

Le photographe attendit des commentaires qui ne vinrent pas. Ce reportage qu’il espérait aussi agréable que gastronomique ne se présentait pas sous les meilleurs auspices. L’autoroute A6 défila de longues minutes avant qu’Ugo ne se détende.

– Mes parents étaient séparés depuis une dizaine d’années, mais ma mère a été prévenue par la police que mon père s’était suicidé la semaine dernière. Je ne voulais plus entendre parler de lui et je n’avais pas l’intention d’aller à ses obsèques.

– Mais tu y es allé quand même. C’est bien ! tenta Virgile pour rompre ce silence qui allait de nouveau se faire pesant.

– Samedi matin, j’ai reçu un courrier posthume de sa part.

Ugo passa sous silence les excuses et les regrets de cet homme qui avait gâché sa vie, et celle de sa famille, à cause de son addiction ravageuse. Avant de se jeter dans la Seine, son père n’avait écrit qu’une seule lettre, et c’était à son fils.

Dans un français approximatif, Jean Khris lui confia comment, par hasard, il était devenu commis marinier. Au début, il avait aimé cette vie à parcourir la France et les pays limitrophes sur les fleuves navigables et les canaux. C’est en Avignon, au cours d’une escale technique, qu’il avait rencontré Janna. Fille d’un marinier hollandais et d’une Vietnamiennne, la jolie et timide Eurasienne allait devenir sa compagne et la mère de ses enfants. Fort de ses conseils et encouragements, il était à son tour devenu patron de la péniche *Le Bel Espoir*, mais ce nom prometteur s’était vite transformé en désenchantement. Malgré le soutien de *La Glissoire*, le syndicat de la batellerie, Jean se battait comme un forcené contre les grosses sociétés

qui ne lui laissaient que de petits contrats. Étranglé par les dettes, il avait eu envie de rebaptiser sa péniche « *Mon pire cauchemar* ».

Dans sa missive, Jean ne s'était pas étendu sur les raisons de son alcoolisme, mais Ugo, qui avait lui aussi failli succomber à ce démon, comprit tardivement que le père qu'il maudissait aurait pu, sans ses problèmes, être un brave homme et sans doute un bon père.

S'il n'y avait eu ce drame une quinzaine d'années plus tôt, que Jean et son fils traînaient comme un véritable boulet, leurs chemins ne se seraient sans doute pas séparés aussi brutalement.

Le jeune homme se souviendrait toute sa vie de cette terrible nuit.

Deux jours auparavant, Ugo avait quitté l'école où il était en pension pour profiter des vacances scolaires en famille. Il était pourtant heureux de revoir sa mère et sa petite sœur, mais à chaque fois, il ressentait cette honte et cette rage de voir son père dans un état pitoyable.

Ce jour-là, au cours d'une escale en Bourgogne, prétextant vouloir goûter des vins locaux, Jean avait passé la soirée à écluser les bars. Pour tenter de rattraper le retard d'une livraison de sable destiné à une cimenterie, Ugo et Janna s'étaient relayés à la barre pour reprendre la route. Harassée et aigrie, sa mère voulut jeter l'éponge et faire escale pour dormir, mais le jeune Ugo insista pour honorer le contrat.

Virgile ne sut jamais la teneur de ce courrier, mais il respecta la douleur de son ami.

– Arrête-toi à la prochaine station, j'ai envie d'un café.

3

Dans un gîte à Lattes (Hérault), 5 septembre, 7 heures 30

Avec le jour qui se levait, la fraîcheur matinale se fit encore plus vive. Après un été caniculaire, ce mois de septembre n'était décidément pas à la hauteur des espérances. Seul avantage, les nuits étaient un peu plus longues. Enroulée dans une couverture polaire, Alex frissonna. Réveillée depuis le milieu de la nuit, elle avait besoin de ce dernier contact avec son étoile fétiche. D'autant que les nuages des jours précédents avaient gâché ses observations célestes. Depuis plus d'une heure, le regard rivé à l'ocilleton de sa petite lunette astronomique posée devant sa fenêtre ouverte, elle sirotait son thé devenu froid. Malgré la lumière de l'aube qui pointait derrière les collines, Bételgeuse ne lui avait jamais parue aussi belle.

Environ mille fois plus grosse que notre Soleil, la supergéante rouge de la constellation d'Orion étincelait particulièrement ce matin-là. Tout indiquait aux astrophysiciens que l'astre, situé entre quatre cent trente et six cent quarante années-lumière, était en fin de vie et qu'il ne tarderait pas à se transformer en supernova. La gigantesque explosion serait visible de la Terre, même en plein jour. Mais il faudrait néanmoins patienter quelques milliers d'années.

Était-ce sa position basse sur l'horizon qui lui donnait ces incroyables reflets de diamant ? Alex sentit tout son être pénétré par cet éclat. Comme si elle voulait mettre en garde son admiratrice, l'étoile émit un dernier soubresaut rouge et vert avant de disparaître derrière la

frondaison d'un bosquet du parc. Ce dernier scintillement, grossi par le téléobjectif, était si intense qu'Alex crut que sa rétine en resterait définitivement imprégnée. Elle ne sut comment interpréter ce signe. Fallait-il vraiment y voir un présage ? Depuis le drame qui avait bouleversé son existence, elle entretenait ce rêve puéril que s'il existait une vie après la mort, sa mère, la vraie, devait être quelque part là-haut, parmi ces milliards d'étoiles.

La journée promettait d'être longue et elle aurait bien besoin de toute son énergie. Après quelques jours de repos, une nouvelle équipe d'archéologues en herbe devait s'installer dans la matinée, et comme d'habitude, avec l'aide de Maggy, son adjointe, elle allait devoir les manager. Même si ce n'était plus des adolescents, il faudrait répéter les consignes de sécurité, leur préciser les enjeux de cette fouille et maîtriser la fougue de leur jeunesse professionnelle. Quelques jours auparavant, une découverte majeure avait failli être irrémédiablement endommagée par les coups de pioche d'un apprenti chercheur désabusé par l'ingratitude de la tâche. Faire toutes ces études pour finir comme terrassier ne l'exaltait guère.

Alex était passée par là, elle aussi. Elle avait connu ces périodes de découragement et la promiscuité des hébergements de fortune. Puis, ses sacrifices et ses qualités exceptionnelles lui avaient permis d'obtenir un des rares postes d'attaché territorial de conservation du patrimoine auprès de l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives.

Alors qu'elle s'appropriait à refermer la fenêtre, elle entendit un léger miaulement familier. La petite chatte semi-sauvage qui lui rendait visite à chaque fois qu'elle l'apercevait longea le muret de pierres sèches qui clôturait le gîte rural, situé tout près du camping où était hébergé le reste de l'équipe.

En tant que responsable des fouilles, Alex avait droit à un petit traitement de faveur.

Arrivé à sa hauteur, le félin gris aux pattes blanches fit un léger bond et se posa en douceur sur la margelle. Prudente, elle regarda dans la

chambre si Alex était seule et sauta en miaulant sur le parquet. Elle se frotta en ronronnant contre ses longues jambes avant de se diriger vers le réfrigérateur. Ce petit rituel durait depuis son arrivée, six mois auparavant. Peut-être agissait-elle déjà ainsi avec l'ancien locataire. Alex ouvrit la porte pour attraper la bouteille en plastique. Les ronronnements reprirent de plus belle. Le bol de lait fut vite englouti et la chatte ne réclama rien d'autre. Elle se frotta le front une dernière fois contre le bas du pyjama et se dirigea en trottant vers la fenêtre.

« Au revoir ma belle. Passe une bonne journée ! »

Alex ne sut pas vraiment si l'animal avait compris, mais pour la première fois, elle eut droit à un coup de langue râpeuse sur la main qu'elle lui tendait. Puis, en deux sauts gracieux, l'animal disparut dans l'aube qui se levait.

Finalement, elle était comme ce chat : incapable de s'attacher à qui que ce soit. Elle se sentait sans véritable famille, sans attaches. Seules comptaient son indépendance et sa liberté, et tant pis pour les conséquences. Cela ne l'attristait pas particulièrement ; sa vie était ainsi depuis longtemps. Alex savait qu'elle devait tout mettre en œuvre pour se faire oublier. Se fondre dans la masse. Mais son physique ne cachait rien de ses gènes venus d'ailleurs et son attitude trahissait un profond désarroi. Son avenir affectif lui semblait sans réelles perspectives tant qu'elle ne comprendrait pas d'où venait cette menace qu'elle sentait peser au-dessus d'elle telle une épée de Damoclès.

Alex n'aurait jamais imaginé à quel point ses années d'études et de recherches, loin de cette chape de plomb qui régnait sous le toit de ses parents adoptifs, pouvaient définitivement annihiler le peu d'estime qu'il lui arrivait de ressentir envers sa pseudo famille. Les souffrances de son adolescence étaient loin déjà. Pourtant, avec le recul, elle éprouvait une véritable rancœur envers ceux qu'elle avait eu le tort de considérer comme ses protecteurs. Comment avait-elle pu être aussi naïve pour accepter toutes ces humiliations et ce silence ?

Rien ne devait sortir de ce cocon « protecteur » !

Quelle ignominie ! Lorsqu'elle y repensait, elle se serait giflée.

Ses premières expériences sexuelles la dégoûtaient au point de se rendre peu abordable pour un quelconque prétendant.

Elle alluma la petite télé en baissant le son, histoire d'avoir un peu de vie dans son réduit, puis elle fila sous la douche. L'eau tiède, qu'elle laissa longtemps couler sur son corps, lui fit un bien fou. Elle se savonna vigoureusement pour réchauffer ses membres frigorifiés, puis laissa encore longuement l'eau évacuer toute cette mousse. La petite salle d'eau qui servait également de cabinet de toilette ressemblait à présent à un sauna. Alex ne prit pas la peine d'essuyer le miroir qui emplissait tout le mur au-dessus du lavabo. De toute façon, elle n'aimait pas se voir nue. Elle se trouvait trop grande, trop mince et estimait que ses seins, bien que très fermes, étaient trop menus. Ses camarades féminines étudiantes s'en étaient parfois amusées, tout en bombant exagérément le torse pour exhiber leurs poitrines sous la douche commune de la salle de sport. Pour éviter cette humiliation et ne plus avoir à se comparer à ces pin-up, elle faisait souvent en sorte d'être la toute première, ou la dernière.

Alex se frotta l'œil gauche, encore meurtri par l'éclat de Bételgeuse. Étrangement, une sorte de métamorphose s'insinuait dans son mental. À la réflexion, ce corps qu'elle refusait de regarder, au point de lui faire honte, n'était que la conséquence des outrages qu'elle avait subis. Presque timidement, elle ouvrit la porte de la pièce embuée et passa une serviette-éponge sur le miroir. À travers le ruissellement des gouttelettes, elle osa enfin se contempler en redressant les épaules. Finalement, ses seins n'étaient pas aussi petits que ça, ils étaient même plutôt mignons. Tout venait probablement de cette posture voûtée et protectrice qu'elle adoptait lorsqu'elle était dévêtue. Alex prit un peu de recul, autant que l'exiguïté de la pièce le lui permettait.

Elle apprécia enfin la grâce de ses formes.

Pourquoi ne pouvait-elle pas, comme les autres filles qu'elle connaissait, éprouver le plaisir du sexe ? Dans le camp, les stagiaires, hommes et femmes, en parlaient très souvent entre eux, sans aucune pudeur, en évitant bien sûr de la mêler à leurs fantasmes débridés.

Force était de constater qu'outre le fait d'être leur chef, elle faisait tout pour accréditer son statut de sainte-nitouche.

Alex promena ses longs doigts graciles sur les aréoles brunes de ses seins et allait enfin céder à la tentation du plaisir solitaire lorsque son intuition la bloqua.

Le tintement de son portable sur la table de chevet ne la surprit même pas.

Par pudeur inutile, elle enroula son drap de bain au-dessus de sa poitrine. Qui pouvait bien l'appeler à cette heure matinale ? Sûrement Véronique, sa mère adoptive, ou sa fille maudite, Cécile, qui portait le même patronyme qu'elle. Cela faisait plusieurs jours qu'elle refusait de lire les SMS de cette mijaurée.

L'écran de son Smartphone afficha « *numéro inconnu* ».

Pouvait-elle l'appeler d'un autre téléphone, pour tromper sa vigilance ? Comme elle le faisait si souvent, Alex ferma les yeux avant de répondre. Les images anarchiques qui se formaient habituellement derrière ses paupières baissées devinrent soudain plus nettes. Ce qu'elle entrevit la rassura. *A priori*, rien à voir avec cette menace qu'elle sentait peser sur elle depuis plusieurs jours.

– Monsieur Alex Guillot ? demanda une voix masculine jeune et lascive.

– Mademoiselle ! répondit-elle un peu trop sèchement. C'est pourquoi ?

– Excusez-moi. Voilà, je suis Ugo Khris, du magazine *Notre vie – Notre Terre*.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'un ton qui trahissait l'agacement.

– J'ai l'accord de l'INRAP pour enquêter sur les fouilles que vous réalisez.

– Vous auriez dû me prévenir avant.

– J’ai appelé vendredi dernier, mais on m’a dit que vous étiez occupée.

Ugo referma son portable sans faire de commentaires.

– Alors ? l’interrogea Virgile.

– J’ai l’impression que c’est une sacrée pimbêche celle-là !

– Pourquoi ?

– Il paraît qu’elle reçoit une nouvelle équipe aujourd’hui et qu’elle n’aura pas le temps de s’occuper de nous.

– Laisse-moi faire, je ne te donne pas un quart d’heure pour qu’elle me supplie de nous servir de guide.

Ugo se contenta de soupirer. D’ordinaire, il aimait voir son photographe à l’œuvre avec la gent féminine. Il se demandait toujours ce que les femmes pouvaient bien trouver de séduisant à ce nabot claudiquant.

Virgile se concentra sur sa conduite. L’humeur de son ami ne semblait pas s’améliorer. Il monta le son de la radio diffusant un extrait de jazz et songea à son saxophone laissé dans son étui. Mentalement, il caressa les touches au rythme de la musique. Le quatuor dans lequel il se produisait parfois reprenait souvent ce morceau de *Summertime*, s’imaginant alors qu’il accompagnait Ella Fitzgerald ou Janis Joplin.

Bercé par la musique, le ronronnement du moteur lui rappelant le bruit lancinant de la péniche de son enfance, Ugo se sentit emporté dans une sorte de torpeur bienfaisante. Il baissa le dossier de son siège et laissa le sommeil tenter de réparer ses deux nuits d’insomnie.

Lorsqu’il rouvrit les yeux, il fut à la fois heureux et furieux contre lui d’avoir autant dormi. Les vignes à flanc de coteaux et la couleur du ciel attestaient que Lyon était dépassée depuis longtemps, mais il eut envie de taquiner son ami.

– Remarque, à la vitesse où on se traîne, avec un peu de chance, on arrivera peut-être à la fin de la semaine.

– Tu plaisantes, j’espère ! s’offusqua Virgile. Je te signale que la vitesse est limitée à cent trente kilomètres-heure.

– Ah ! Quand même !

– Je te rappelle que je n’ai plus que quatre points sur mon permis.

Ugo lorgna le compteur.

– Ouah ! J’le crois pas ! Tu as bloqué le régulateur à cent trente-deux. Tu sais que tu es un vrai rebelle, toi ?

Virgile sourit. Ugo retrouvait ce ton caustique qu’il appréciait tant. C’était bien là l’essentiel.

– Tu veux que je prenne le volant ?

– Non ! Continue de dormir, ça t’évitera de me chambrer... Et puis...

– Et puis quoi ?

– Au moins, quand tu dors, tu dis des choses intéressantes.

Ugo se souvint de ce rêve perturbant. Il pensait pourtant avoir réussi à oublier ces lointaines et violentes images. Craignant d’en avoir trop dit, il éluda maladroitement.

– C’est de la faute de cette archéologue, elle m’a énervé.

– Mais je croyais que c’était un mec qu’on devait rencontrer ?

– Moi aussi, mais Alex Guillot, c’est une nana. Enfin, ça reste à démontrer. Vu comment elle m’a reçu, elle ne doit pas apprécier les mecs.

– Bof ! On s’en fout. On fait notre job, tu me paies une bonne bouffe dans un petit resto du coin. Après, direction Toulouse. Moi, la Cité de l’Espace, c’est un projet qui me branche vraiment. Je préfère les fusées aux vieilleries. Et puis, souviens-toi qu’on a une feuille de route assez chargée cette semaine. Le rédac-chef ne nous a pas loupés.

Ugo ne semblait pas aussi fataliste. Si Virgile pouvait se contenter de prendre des clichés, il lui faudrait quant à lui obtenir le maximum de renseignements. Ce n’est pas ce reportage qui lui vaudrait le prix Pulitzer, mais il n’aimait pas être à côté de la plaque lorsqu’il rédigeait

un article. Pour cela, il devait être au plus près de la source. Et celle-ci semblait pour le moins récalcitrante.

– Alex... Quel drôle de nom pour une fille ! dit Ugo. Un diminutif, peut-être. Alexandra ou quelque chose comme ça. Ça doit-être une blonde boutonneuse avec des lunettes aux verres gros comme des culs-de-bouteille.

– Tu sais, avant, chez moi, aux Antilles, c'était plutôt le jour de naissance qui comptait. C'est pour ça qu'il y avait des gens s'appelant Fêtnat ou Toussaint, des garçons avec des prénoms de fille et vice-versa.

– Eh bien, il nous manquait plus que ça ! Une vieille black. C'est vrai qu'elle a un drôle d'accent.

Ugo et Virgile se chamaillèrent gentiment jusqu'à l'arrêt suivant. En reprenant le volant, le reporter vit sur le GPS qu'il ne restait plus que trois heures de route. Il ne put s'empêcher de jeter un regard nostalgique aux péniches glissant lentement sur le Rhône. Malgré toute sa rancœur, il se souvint des très bons moments de son enfance au fil de l'eau. Si la vie de marinier ne l'attirait plus, habiter à bord d'un bateau lui manquerait toujours. Regarder s'écouler la France et une partie de l'Europe par son hublot, loin des tumultes de la ville, fut une incroyable expérience.

Malheureusement, les obsèques de son père avaient fait ressurgir cette tragédie qu'il s'efforçait pourtant d'oublier. Pourquoi n'avait-il pas eu la force de se rebeller et de tout raconter à sa mère, ou à la police fluviale ? Même si c'est lui qui pilotait le *Bel Espoir* cette nuit-là, il n'était coupable de rien. Si, physiquement, il tenait beaucoup du côté eurasien de sa mère, sur bien des points, il avait hérité de certains travers de Jean Khris. Lui aussi se sentait lâche, lui aussi avait failli sombrer dans la facilité de l'alcool, pour oublier.

Et ça, c'était dur à admettre.

– Qu'est-ce qu'ils ont trouvé, déjà ? l'interrogea Virgile, pour le sortir de son mutisme.

- Je croyais que tu avais lu la note de la rédactrice en chef.
- Ouais, mais je n'ai rien compris. Je te l'ai dit, je préfère la jeunesse, la beauté d'une jeune fille au sourire aguicheur. Mais les vieux os ou les vieilles poteries, ça me fout le bourdon.
- Arrête de fantasmer.
- Bon, alors ? demanda Virgile après plusieurs minutes sans réponse.
- Alors quoi ?
- Ta vieille black, comme tu dis, qu'est-ce qu'elle a dégoté comme ruine ?

Ugo sortit son calepin de la poche de son blouson et relut ses notes.

La dernière campagne de fouilles sur un site datant de la protohistoire avait permis l'exhumation d'un sanctuaire religieux datant d'une période totalement inconnue. Le conservateur du patrimoine avait confié ces recherches d'un genre particulier à l'une des rares Françaises, les autres responsables des fouilles venant des États-Unis ou d'Espagne.

- La protohistoire ! Rien que ça ?

Ugo savait qu'en arrivant aux abords de Montpellier, ils se rapprochaient de leur destination. Il se concentra sur les panneaux indicateurs. Lattes n'était plus qu'à quelques kilomètres.

- Heu... Moi, je n'ai pas mes notes. Alors, juste pour qu'on soit bien d'accord, tu situes ça à quel moment déjà, la protohistoire ?

Le reporter sourit. Virgile était un photographe hors du commun, mais il aimait se laisser driver.

- Je ne suis pas un spécialiste, mais comme son nom l'indique, c'est entre la préhistoire et l'histoire écrite.
- Bien sûr !
- Tu demanderas ça à ta compatriote, elle te l'expliquera mieux que moi.

4

Perturbée par une alerte instinctive, Alex ne parvenait pas à se concentrer sur sa tâche. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas ressenti une telle menace.

Le groupe de spécialistes en fouilles archéologiques dont on lui avait confié la direction semblait plus expérimenté que celui de l'été passé. Leur cursus était sensiblement différent des étudiants en la matière, qui avaient dépensé beaucoup trop d'énergie en fêtes noctambules. Elle avait remarqué dans le regard de certains qu'ils doutaient de ses capacités à diriger une telle équipe. Il est vrai qu'elle bafouillait, cherchait ses mots. Ce n'était pas les compétences ni la force de conviction dont elle faisait preuve habituellement qui étaient en cause. Elle sentait peser sur elle une sorte de danger irrationnel qui l'empêchait d'être elle-même. Maggy, son adjointe et confidente, était surprise et gênée d'une telle attitude. Ce n'était pourtant pas son genre. Elle fit alors ce qu'elle ne s'était jamais permis en trois ans de collaboration.

« Allez ! lança Maggy en tapant dans ses mains. Je vous conduis sur le site. On finira la théorie demain, ils annoncent de la pluie. »

Interloquée, Alex les regarda sortir de la salle de cantine servant également de lieu de réunion. Elle ne savait pas à qui elle devait en vouloir le plus : à elle-même ou à son amie. D'ordinaire, elle appréciait cette Londonienne d'origine caribéenne venue sur le tard à cette passion dévorante. Maggy s'évertuait à cacher son statut de

quadragénaire par une plastique irréprochable. Sa petite taille, son dynamisme et son subtil accent très british forçaient la sympathie.

C'est lors d'un stage de fouille sur un site d'excavation pour un futur parking souterrain qu'elle avait ressenti comme une véritable révélation. La mise au jour d'un site gallo-romain allait bouleverser sa vie. Sur un coup de tête, aidée en cela par une déception amoureuse, elle avait quitté son travail de conseillère en placements financiers, grassement rémunéré, à la Barclays. Quelques mois plus tard, au cours d'un chantier dans le Vercors, l'Anglo-Antillaise rencontrait Alex Guillot. Celle-ci terminait son master et préparait le concours de conservateur du patrimoine. Depuis ce jour, les deux copines ne se quittaient plus. Alex la considérait comme la seule personne en qui elle pouvait avoir confiance.

Tentant de reprendre ses esprits, Alex se dirigea vers la troupe qui s'était agglutinée autour de la fosse.

Pour Maggy, c'était la première fois qu'elle dirigeait une équipe. Elle fut agréablement surprise de son aisance à s'exprimer comme un chef.

– C'est ici ! dit Ugo en désignant le campement.

Virgile s'engagea entre les poteaux d'une barrière grillagée. Il stoppa net.

– Tu as vu ce tag ?

Ugo se tordit le cou pour lire les graffitis.

– Je te l'ai dit, on va être reçus comme des chiens dans un jeu de quilles.

Le monospace se gara devant le réfectoire.

Alignés en rangs d'oignons autour de la tresse bicolore balisant la fosse, les spécialistes des fouilles écoutaient religieusement Maggy. En s'inscrivant via Internet six mois auparavant pour participer à ce programme, aucun d'eux n'aurait pu imaginer que l'équipe qui les

avait précédés avait débusqué une bizarrerie géologique et préhistorique.

– Lorsque nous avons mis au jour ce petit... enfin cette chose, s'enthousiasma l'Anglaise, nous avons d'abord pensé à une sorte de météorite, ou une pierre volcanique. Seulement, les volcans les plus proches sont à des centaines de kilomètres d'ici. Après avoir dégagé le premier tiers, nous avons été surpris par sa forme concave. Le minerai, si c'en est un, est encore inconnu. Le coup de pioche maladroit d'un de vos prédécesseurs démontre qu'il est assez friable. Sa surface noire semble masquer une texture plus verdâtre.

– On dirait de la mousse pétrifiée, remarqua un grand costaud s'étant accroupi pour s'approcher.

– On peut voir ça de plus près ? enchérit une rouquine avec des couettes, intriguée par ce dôme de champignon géant.

Alex, qui avait rejoint les abords de la fouille, observa les collines alentour. La sensation de menace lui vrillant les intestins depuis le début de la journée ne pouvait-elle pas venir des hauteurs surplombant le site archéologique ?

– De toute façon, et même si cela ne faisait pas partie de notre programme, ce sera notre tâche prioritaire, répondit Maggy. Vous y descendrez par groupe de cinq en faisant attention où vous mettez les pieds, car il reste des vestiges que nous cherchions à l'origine.

Le Canon numérique de Virgile ne perdait pas une miette de la scène. Son téléobjectif de 300 mm lui permit de mitrailler tout le site d'assez loin, sans avoir à demander l'autorisation. Il serait toujours temps lorsque la jeune femme noire qui venait de sauter dans la fosse l'apercevrait. Son instinct ne pouvait lui mentir, c'était forcément Alex Guillot.

Ugo en était également persuadé. Il s'approcha pour écouter la conversation. Son attention fut soudain attirée par une jeune femme semblant peu sensible aux explications de l'Antillaise à l'accent anglais. Le regard perdu dans le lointain, elle lui parut d'une beauté n'ayant pas

sa place parmi ces vestiges. Ses traits fins et racés ne cachait rien de ses origines. Il ne fallait pas être grand devin pour comprendre que, tout comme lui, un mélange de sangs européen et asiatique coulait dans ses veines.

– Regardez cette forme ovoïde, poursuivit l'Anglaise. Quelle première idée vous vient à l'esprit ?

– Un œuf de dinosaure ! répondit la petite rousse au nez mutin qui avait abandonné son idée première de champignon.

Ses congénères rirent en imaginant l'animal préhistorique pouvant sortir d'un tel œuf.

– Un bouclier thermique ! répliqua un homme essayant de ressembler à Indiana Jones.

Allongés dans l'herbe de l'unique petit promontoire surplombant le site, deux individus observaient la scène en silence. L'œil collé à une lunette de visée, le doigt crispé sur la détente de la carabine de chasse, le plus jeune des deux transpirait à grosses gouttes. Le second se protégeait du soleil couchant en baissant la visière de sa casquette noire.

– Tu es sûr que c'est celle-là ?

– Certain !

Dans le viseur, le visage lisse et mélancolique se tourna dans sa direction.

– Tire ! Maintenant !

– Je ne peux pas, il y a ce grand couillon qui s'est mis devant.

– Et vous, Mademoiselle, vous en pensez quoi ? chuchota Ugo pour engager la conversation avec la belle Eurasienne.

Elle ignora la question. Contre toute attente et pour seule réponse, elle sauta dans la fosse. Un miaulement incongru passa au-dessus de son épaule. Dans le même instant, un projectile fit voler en éclats un

important morceau de cette masse qui intéressait tant les archéologues. Puis vint seulement le bruit de l'explosion lointaine, qui pétrifia tout le monde.

– Sautez ! Tous ! hurla la voix au fond de l'excavation.

Ce fut alors une véritable panique. Oubliant toutes les précédentes consignes de sécurité, ils plongèrent comme un seul homme dans l'abri précaire pour se protéger d'un éventuel second coup de feu.

Tel un reporter de guerre qu'il n'était pas, Virgile comprit d'où venait la détonation. Il zooma au maximum dans cette direction. Une légère impulsion sur le déclencheur de son Canon permit à l'autofocus de faire la mise au point sur le bosquet à une centaine de mètres d'eux.

– Planque-toi Virgile ! cria Ugo qui, après un instant de stupeur, avait rejoint l'inconnue.

Dans l'ocillon de son appareil photo, Virgile vit l'homme à la casquette s'emparer nerveusement du fusil de son complice. Une petite voix intérieure lui dit que la sagesse eut été d'écouter les conseils de son ami, mais le photographe continua de cliquer en rafale la scène surréaliste.

Deux protagonistes se visaient l'un et l'autre, mais leurs armes n'avaient pas les mêmes pouvoirs de destruction.

– Bon Dieu, Virgile ! Ne faites pas l'andouille. Sautez ! cria une femme qu'il identifia comme celle qui s'exprimait une minute plus tôt.

Au moment où il se retournait vers elle, son appareil explosa et il se sentit propulsé au sol. D'un bond dont il ne se croyait plus capable, Ugo jaillit près de son camarade pour le traîner à l'abri. En regardant d'où venaient les tirs, il aperçut deux hommes s'enfuir. Ils étaient trop loin pour distinguer ce à quoi ils ressemblaient, mais l'un d'eux tenait un fusil à la main.

– Là-haut ! s'écria-t-il. Regardez !

– Le salaud, mon Canon ! gronda Virgile.

– Tu... Tu n'as rien ? s'inquiéta Ugo.

Tandis que de la fosse, la plupart des stagiaires s'enfuyaient comme une envolée de moineaux, le photographe s'agenouilla pour ramasser les morceaux de son appareil.

– Regarde-moi ça ! Ça vaut son pesant de cacahuètes un bijou pareil, bougonna-t-il sans se préoccuper de son état de santé.

– Oh ! *shit* ! Vous êtes blessé ! Ne bouge pas ! ordonna Maggy qui les avait rejoints.

L'Anglaise qui s'exprimait pourtant très bien en français avait une façon bien particulière de mélanger le vouvoiement et le tutoiement, et ce, quel que soit son interlocuteur. Elle observa l'estafilade sur le cuir chevelu.

– Quelle bande de ploucs !

– Vous les connaissez ? lui demanda Ugo.

La Londonienne leva les yeux vers lui et resta un instant interloquée.

– Mais... vous êtes qui, vous ?

– Ugo Khris, je vous ai téléphoné ce matin. Nous sommes du magazine *Notre vie – Notre Terre*.

– Ça m'étonnerait ! Personne ne m'a appelée depuis des mois.

Des sirènes de voitures se firent entendre au loin.

– Ah ! Pour une fois, ils ont fait vite. Ça fait des semaines qu'on leur dit qu'il y a ces paysans qui veulent nous faire déguerpir d'ici.

– Déguerpir ! corrigea Virgile.

– OK ! Si tu veux, mais tu as vu les menaces à l'entrée du camp. C'est écrit « déguerpissez » et il y a une tête de mort. Jamais on n'aurait cru qu'ils passeraient à l'acte. C'est correct cette fois ?

– Correct ! répondit le photographe en tentant de se relever, mais il fut pris de vertiges.

– Reste assis, bon sang ! lui intima Ugo. À quelques millimètres près, ton crâne aurait ressemblé à ton appareil photo.

Virgile regarda les morceaux de son Canon et de son téléobjectif. Il allongea la main vers l'un des plus gros éclats et le manipula. Maggy fut surprise de le voir empocher un élément qu'elle n'identifia pas. Il

tapota le haut de sa tempe gauche et sentit le mouchoir en papier ensanglanté formant un pansement provisoire.

– Merci Mademoiselle Guillot. Sans vous, je serai mort.

L'Anglaise fit une moue offusquée.

– Je ne sais pas si tu me dois la vie, mais Alex Guillot n'y est pour rien... Quoique... je me demande comment elle a deviné.

Du pouce, elle désigna la fosse derrière elle. Virgile fut déçu.

– Mais je croyais que...

Au moment où la voiture de police, suivie d'une ambulance, passait le portail du camp, Ugo se dirigea vers l'excavation qu'il croyait désertée. Celle qu'il prenait pour une stagiaire peu intéressée par ce qu'il se passait autour d'elle était là, accroupie près du dôme endommagé.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 91% du livre à lire sur la version complète.

Table des matières

de la version complète

Résumé.....	4
Prologue.....	6
Première partie : La rencontre.....	10
1.....	11
2.....	15
3.....	20
4.....	29
5.....	36
6.....	40
7.....	49
8.....	56
9.....	65
10.....	68
11.....	72

12.....	82
13.....	87
14.....	91
15.....	100
16.....	115
17.....	117
18.....	139
19.....	146
20.....	150
Deuxième partie : L'improbable voyage.....	152
21.....	153
22.....	157
23.....	159
24.....	172
25.....	174
26.....	182
27.....	192
28.....	201
29.....	206
30.....	211
31.....	218
32.....	223
33.....	233
34.....	243

35.....	247
36.....	251
37.....	255
38.....	265
39.....	270
40.....	272
41.....	282
42.....	290
43.....	296
44.....	301
Troisième partie : Ultime espoir.....	312
45.....	313
46.....	318
47.....	325
48.....	330
49.....	334
50.....	339
51.....	352
Épilogue.....	359
Notes de l'auteur.....	368
Remerciements.....	369
À propos de l'auteur.....	371